

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir
Numéro 166
soirmagazine@yahoo.frL'ENTRETIEN
DE LA SEMAINE«Les cours privés
supplacent une
école en échec»

Dans cet entretien, ce sont deux spécialistes qui répondront à nos questions relatives aux cours de soutien et à leur fulgurante expansion ces dernières années : M. Becheur El Hachimi, directeur depuis 20 ans d'une école privée à Bouira, et M. Slimane Chabane, enseignant de langue française, ex-inspecteur de l'enseignement public.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

Entre le stéthoscope
et la plume

Comment peut-on lier son métier de docteur généraliste à celui d'écrivain ? Nous avons suivi le docteur Zerouala Mohamed-Tahar pour vous raconter sa vie de médecin et d'auteur de quatre ouvrages. A vos stéthoscopes pour pouvoir lire la signification des battements de la vocation d'un médecin.

VOYAGE CULINAIRE

El kadi oua
djmaâtou, un plat
riche en valeurs

Nous découvrirons une recette très simple, connue sous différents noms, selon les régions. El bey oua dayertou, El Kadi oua adlou ou encore El kadi oua djmaâtou. Cependant, la signification des trois appellations est plus ou moins la même, à savoir «le chef entouré de ses sujets».

Lire en page 13

Les cours supplémentaires,
ces incontournables
de l'enseignement actuel

Ayant fait leur apparition timide au milieu des années quatre-vingt-dix chez les lycéens, les cours supplémentaires visaient alors les matières scientifiques telles les maths ou les sciences naturelles ou, pour les littéraires, la philosophie et la littérature arabe. Pourtant, au fil du temps, le recours au soutien scolaire est devenu de plus en plus indispensable.

Par Katya Kaci

Les parents y ont recours, sous la pression de leurs enfants, ou vice-versa. Il est alors loin le temps des cours supplémentaires dans les matières importantes et réservés aux classes de terminale. Aujourd'hui, c'est tout le monde qui prend des cours «supp» dans toutes les matières et à tous les niveaux. L'alerte lancée ces dernières années par les syndicats des professeurs et les responsables du secteur de l'enseignement témoigne de l'ampleur d'un phénomène qui renseigne non seulement sur l'incapacité de l'école à combler le vide informationnel des apprenants mais également et surtout, sur la démission de certains parents incapables de s'investir dans l'instruction de leur progéniture et qui cèdent ainsi à la facilité moyennant paiement.

Nassima, professeur d'école primaire
et maman de deux enfants

«Ma fille aînée, Mina, est en quatrième année primaire. Elle est très douée à l'école et est à chaque fois classée première de sa classe. Pourtant, dès l'année passée, alors qu'elle était en troisième, son père et moi avons décidé de lui faire prendre des cours de français. Ce choix s'est fait en raison de notre niveau moyen dans cette langue qui a fait que j'étais sûre de ne pas pouvoir l'aider correctement. De plus, étant moi-même professeur, je vois très bien comment certains profs de français enseignent cette langue, pourtant loin d'être figée ; ils ne s'attardent que rarement sur l'oral et la production, et suivent les programmes inscrits dans les manuels à la lettre sans prendre la peine d'adapter leurs cours aux besoins et aux connaissances des élèves.

Ma fille sait parfaitement écrire en respectant les interlignes, elle lit aussi les mots et les textes qu'on lui présente, mais elle est incapable de parler, de produire autre chose que ce qui lui est enseigné en classe. C'est pour qu'elle puisse avoir accès à la culture de la langue et à tout ce qui pourra l'aider à s'exprimer en français que je l'ai, dès l'année dernière, inscrite chez une enseignante qui, à mes yeux, pourra lui apprendre, non pas ce qu'elle fait en classe, mais ce qu'elle gardera toute sa vie et qui lui permettra de maîtriser réellement cette langue étrangère.»

Yassine, 32 ans, fonctionnaire

«A mon époque, dans les années 2000, on avait recours aux cours supplémentaires en classe de terminale pour renforcer nos connaissances dans certaines matières difficiles et au coefficient important. Pour les scientifiques, c'était principalement les maths, la physique et les sciences naturelles alors que pour les littéraires comme moi, la philosophie et la littérature arabe, parfois l'espagnol, étaient de mise. Je pense que les cours à cette époque servaient de renfort lorsqu'un lycéen n'assimilait pas bien les cours chez tel ou tel professeur et qu'il n'osait pas le dire en classe ; c'était pour nous une bouée de sauvetage qui nous rassurait, surtout que nous avions le bac à préparer.

Certains élèves dont les parents



étaient plus aisés se payaient des cours à domicile ; c'était le nec plus ultra des cours supp', car le professeur connaissait ses élèves personnellement et adaptait son cours par rapport à chacun d'eux. Avec du recul, j'estime que nos parents, la plupart en tous les cas, cédaient à la facilité en préférant payer des cours à leurs enfants au lieu de les suivre à la maison et auprès de leurs profs ; c'est le cas de mes parents, mon père ne venait que rarement s'informer de mes résultats ou de mes difficultés auprès de mes profs et c'est naturellement qu'il me donnait les mille dinars mensuels nécessaires aux cours supplémentaires.»

Lahna, 16 ans, lycéenne

«Je suis des cours particuliers depuis l'école primaire, en français et en maths en sixième année, puis dans presque toutes les matières au collège et maintenant que je suis en deuxième année secondaire, c'est encore le même rituel. Au début j'étais réticente, aller encore en cours alors que je sor-

tais à peine de l'école et étudier les week-ends au lieu de m'amuser avec mes amies. C'était pour moi un supplice, voire une punition alors que j'étais toujours parmi les premiers de la classe, je sentais que mes parents n'étaient pas satisfaits de mon niveau alors je me forçais et c'est vrai que j'avais de meilleurs résultats ; j'ai obtenu ma sixième avec une moyenne de 10 sur 10.

Au collège, les cours supplémentaires ont commencé à être agréables, j'y voyais mes copines et me faisais d'autres amis venus d'autres écoles. En plus, les professeurs étaient plus gentils et plus attentifs à nos besoins. On résolvait des problèmes en faisant l'impasse sur les cours ennuyeux et tout le monde trouvait sa place et participait sans gêne. Maintenant que je suis au lycée, je passe mon bac l'année prochaine, j'ai choisi moi-même les matières pour lesquelles je prends des cours supp' ; celles dont le coefficient est important

«Certains élèves dont les parents étaient plus aisés se payaient des cours à domicile ; c'était le nec plus ultra des cours supp', car le professeur connaissait ses élèves personnellement et adaptait son cours par rapport à chacun d'eux. Avec du recul, j'estime que nos parents, la plupart en tous les cas, cédaient à la facilité en préférant payer des cours à leurs enfants au lieu de les suivre à la maison et auprès de leurs profs.»

(maths, physique, chimie et sciences), ainsi que l'arabe et la philo dans lesquelles je ne suis pas très bonne. Ces cours me permettaient d'avoir un niveau supérieur à ce que j'aurais eu juste en suivant mes cours au lycée, surtout avec les grèves multiples et certains profs qui n'expliquent pas bien du tout ; ils font trop vite, juste pour terminer le programme et ne se donnent pas la peine de s'approfondir sur des sujets qui, parfois, nous intéressent particulièrement. J'avoue par ailleurs que pour la plupart de mes copains, prendre des cours supp' est une mode incontournable, on se refait l'adresse d'un bon prof entre amis, on discute des tarifs et

des méthodes utilisées, même sur internet, en cherchant bien, on tombe parfois sur de bonnes adresses et de bons enseignants. Ne pas prendre de cours supplémentaires est considéré comme anormal et parfois plouk ; j'ai connu une fille au collège qui ne suivait aucun cours particulier et je vous jure qu'elle n'avait presque aucun ami.»

Nacer, professeur à la retraite

«J'ai pris ma retraite l'année passée, j'ai enseigné durant plus de trente ans, et j'avoue que cet engouement pour les cours particuliers m'intrigue un peu, même si je sais très bien la difficulté que rencontrent certains élèves à comprendre des sujets que nous, les adultes, nous efforçons de leur expliquer. Le recours à des professeurs extérieurs aux établissements scolaires est dû, pour moi, à la conscience de certains élèves et de leurs parents de l'inefficacité de ce qu'on leur propose à l'école. Je témoigne moi-même que certains professeurs de langues ne maîtrisent même pas les bases de ce qu'ils enseignent ; fautes d'orthographe, prononciation hasardeuse et pédagogie inexistante, tels sont les tristes constats que j'ai pu faire chez la plupart des nouveaux enseignants. Les élèves sont poussés à la mémorisation et au reflux inconditionné ; on n'exige d'eux que l'ingestion des informations sans leur donner les outils de la production et de la compréhension approfondie.

Actuellement, je donne des cours de soutien en langue française au sein de la Maison de la culture de ma ville et les jeunes qui viennent me voir sont souvent universitaires, étudiants ou diplômés et qui ne maîtrisent qu'approximativement une langue qu'ils étudient pourtant depuis le primaire. J'ai affaire à des jeunes complètement déboussolés qui ne savent pas accéder à l'information d'eux-mêmes ; ils se limitent à prendre ce qu'on leur présente et à le restituer. Dans mes cours, je pousse les apprenants à décortiquer, analyser et étudier les mots, les phrases et les tournures afin d'en extraire le sens et la méthode. Le support est aussi important car à chacun ses centres d'intérêt, donc il faut adapter son enseignement à son public. A mon avis, si les gens s'orientent davantage vers les cours supplémentaires, ce n'est pas sans raison ; il y a indéniablement des lacunes que les pédagogues et les responsables du secteur doivent prendre au sérieux et y trouver des solutions avant qu'il ne soit trop tard.» ■

Photos : DR

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

Déchirement

Lorsqu'est né Sofiane, Samira, sa tante paternelle, jubilait et attendait avec impatience que le nouveau-né d'à peine quelques jours vienne égayer son foyer. Après dix années de mariage et de traitements sans résultat, les gynécologues ont diagnostiqué une stérilité irréversible de l'époux. Samira l'a très mal vécu.

De dépression en dépression, elle devint une femme meurtrie. Toute sa vie, elle a rêvé d'une famille nombreuse. Mais le destin en a voulu autrement. Elle ressent à la fois une profonde tristesse et une joie

lorsque son frère lui annonce la venue d'un nouveau bébé.

Il en était à son cinquième. Il percevait mieux que quiconque la douleur de sa sœur qu'il affectionnait plus que tout ; et d'un commun accord avec sa femme, il décide que le cinquième sera le sien.

Ainsi, la joie et le bonheur régnèrent au sein du couple et Sofiane fut comblé d'amour et de tendresse. Les toutes premières années de sa vie, ses parents biologiques le voyaient souvent, la mère l'a allaité, suivi son développement et tout le

monde était ravi de le voir heureux. Les choses changèrent quand le bébé devint grand. Samira espéra les visites chez son frère car elle a vite détecté chez sa belle-sœur comme une sorte de regret.

La manière dont elle le regardait, dont elle le serrait dans ses bras, dans ses yeux embués elle lisait le remord, quand elle l'entendait dire maman. Le danger elle l'a senti, d'autant que l'enfant ne savait pas la vérité. «Mon Dieu, se disait-elle, et si jamais elle veut le reprendre?» Son frère, voyant venir les choses, décide de concevoir un sixième enfant. Et ce fut un garçon. Un cadeau divin ! Il croyait ainsi qu'il comblerait le vide de Sofiane, et que son épouse en sera moins attristée. De son côté, sa sœur, prise de panique, fera tout pour que sa belle-sœur ne s'approche plus de Sofiane. «C'est mon fils, et elle n'a aucun droit sur

lui.»Mettant la pression à son époux, le couple finit par changer de ville afin de ne plus tenter le diable. Une décision qui mettra les deux familles en conflit.

Le frère, pris entre le marteau et l'enclume, finira par se faire à cette idée. Il saura consoler sa femme, qui, prenant son mal en patience, se résoudra, la mort dans l'âme, au fait accompli. Elle le vivra comme un déchirement. Sofiane, ils le verront de plus en plus rarement.

Aujourd'hui, il a huit ans, c'est un enfant épanoui, heureux, qui débordait de joie. Cela fait trois ans que sa maman biologique ne l'a pas vu. Elle entendra le son de sa voix, une voix douce qui résonnera à tout jamais dans sa tête lorsqu'à l'occasion des fêtes religieuses il souhaitera par téléphone à celle qui est devenue sa «tata» une joyeuse fête. ■